Zeitschrift: Le pays du dimanche

Herausgeber: Le pays du dimanche

Band: 2 (1907)

Heft: 104

Artikel: Sao-Paulo-Tunis

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-257169

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 29.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ger une existence précaire ? Il ne faudra pas attendre longtemps pour le savoir,

H. CETTY.

MITCHILLICIAN TO THE STATE OF T Mademoiselle Rotisset

C'était le jour de l'an 1772.

A travers les rues paisibles du Marais. grand'mère et petite fille s'en allaient à pas comptés, également soucieuses de ne pas compromettre la dignité de leur maintien et

l'harmonie de leur toilette.

L'une, sexagénaire replète, à l'œil encore vif, au sourire malicieux, à la lèvre sensuelle, devait aimer les fins morceaux, les reparties piquantes et même une pointe de grivoiserie, en vraie bourgeoise du dixhuitième siècle; l'autre fillette de seize ans à peine, avait une taille ronde, un corsage avantageux (c'est elle qui le di!!), un teint clair, des yeux expressifs; bref, un ensemblement fort agréable, malgré une certaine importance gourmée, un sérieux affecté, lui donnant un petit air janséniste que les futurs députés du tiers allaient remettre à la mode.

Manon Philippon, fille d'un graveur de mérite, sortait du couvent des Dames de la Congrégation, rue Neuve-Saint Etienne, et était venue passar quelque temps avec sa bonne maman, avant de rentrer à la mai-

son paternelle.

Intelligence peu ordinaire, elle étonnait ses parents et ses maîtres par sa raison précoce, ses goûts au-dessus de son âge, dont elle était quelque peu vaine, malgré ses prétentions à la modestie.

Elle se délectait à la lecture du Timée, de saint François de Sales, et de Vie des hommes illustres, de Plutarque, sans dédaigner cependant de s'abaisser aux soins vulgaires de la cuisine et du ménage.

Enfin, c'était une jeune personne accomplie, dont Mme Philippon, indulgente comme toutes les aïeules, était si fière qu'il lui tardait de faire apprécier ses hautes qualités sur un théâtre plus vaste et dans un milieu plus choisi que son salon mesquin

ou l'atelier paternel.

Dans la jeunesse, elle avait été institutrice des enfants de la marquise de Boismorel, et était demeurée en relation avec cette noble famille, c'est-à dire qu'elle lui rendait une visite au jour de l'an (sans laquelle on cût probablement oublié qu'il existait, de par le monde, une demoiselle Rotisset!) elle profita de la présence de sa petitefille pour l'emmener avec elle, se flattant qu'elle y paraîtrait dans tous ses avantages.

Ah! le misérable!

J'étais penché sur lui et il n'eut qu'un bond à faire pour sauter sur mon épaule et, de là. me labourer le visage de ses griffes aiguës. Je le repoussai d'un coup de poing et il se sauva grondant et montrant ses dents.

Je ne criai pas: mais, affolé par cette attaque subite, je courus d'un trait à la ferme et, quand on me demanda ce qui m'était arrivé pendant que ma mère lavait mon visage abîmé et saignant, je répondis que ja venais de tomber contre la haie épineuse bordant le chemin.

Je voulais me venger sans en rien dire d'avance à personne dans la crainte qu'on m'en empêchât.

Quelques jours plus tard j'aperçus Berna

Devenue Mme Philippon, elle se souvenait toujours, avec un plaisir nuancé d'orgueil, d'un temps de dépendance, insupportable pour certaines natures, mais non pour des êtres simplistes et sans envie. Les idées égalitaires, qui devaient bientôt courir les ru s, ne dépassaient pas encore les cercles encyclopédistes, et l'on trouvait aussi naturelle la hiérarchie établie en haut qu'en bas. Une bourgeoise d'alors, se considérant fort au-dessus d'une petite boutiquière, ne jugeait pas mauvais qu'une femme de qualité pensât de même à son endroit.

Mano détait loin de partager ces sentiments. Elle admettait sans difficulté sa propre supériorité évidente, mais non son infériorité relative ; elle acceptait comme dus les hommages et le dévouement d'esprits plus humbles, telles que son amie de couvent, Sophie Canet, ou la bonne : œur Sainte-Agathe, dont elle se complaisait à vanier l'attachement passionné pour sa personne; mais elle ne devait jamais comprendre qu'une reine eût des courtisans.

Pendant un séjour à Arpsjon, chez son oncle et sa tante Besnard, qui la chérissaient et la choyaient comme une fille, tout son plaisir avait été gâté par une malencontreuse invitation à dîner au château voisin, dont son oncle avait été régisseur, et où on les reçut... à l'office! La basse do-mesticité mangeait bien à la cuisine; mais c'est égal, ce mot : l'office! lui mettait une rougeur au front.

Aussi s'étend elle quelque peu, dans ses Mémoires, sur la mésalliance de sa tante Besnard, terme assez amusant sous une

plume républicaine.

En arrivant rue Saint-Louis, devant l'hôtel de Boismorel, elle fut agréablement impressionnée par son aspect imposant : bonne-maman avait des relations sortables, au moins!... et on les admit an salon!

La maîtresse de céans s'y trouvait seule en compagnie d'un jouvenceau imberbe, à la figure poupine, qui, agenouillé devant elle sur un coussin, lui tenait sa boîte à

mouche et son miroir.

Plus âgée que l'ex-institutrice, elle s'efforçait de paraî re plus jeune, grâce aux artifices du rouge et du noir, dont elle avivait l'éclat de son teint et de ses yeux. Accoudée sur sa bergère, entourée d'an nuage de dentelles, elle répandait un délicieux arome de poudre à la maréchale, et, le petit doigt levé, plaçait délicatement, de sa main encore belle, uue mouche assassine dans le coin de sa lèvre fanée.

Elle reçut avec majesté les compliments

et les vœux des visiteuses.

Bonjour, mademoiselle Rotisset, ditelle d'une voix de tête passab'ement im-

dans le verger de notre ferme. Que venaitil faire chez nous, sinon commettre encore quelq e méfait, ou bien, qui savait, peutêtre quelque maléfice?

Justement mon père qui, cependant, passait pour le plus robuste du pays, n'avait pu se lever le matin, pris soudain d'un malaise indéfinissable et, dans le fond de mon cœar, c'était lui que j'en accusais.

Je le dis à mon camarade Clément et, à force d'éloquence, je fus enfin assez heu-reux pour le convaincre et l'associer à mon désir de représailles.

- Il faut tuer cette horrible bête!
- Comme tu voudras, me répondit-il.
- Aujourd'hui, tout à l'heure, tant qu'il est encore chez nous; nous ne trouverons pas de meilleure occasion.

pertinente sans se dérenger de son importante occupation; je vous remercie... Ne bougez pas, Sosthène!... C'est bien à vous de me venir voir.,. et de m'amener votre petite fille... je m'intéresse à tout ce qui vous touche... Là! monsieur mon petit-fils, vous pouvez saluer ces dames.

Il se releva penaud et s'inclina gauche-

ment.

- Approchez, petite, dit la douairière, la dévisageant à travers son lorgnon d'écaille ; levez le menton... Pas mal!... Marchez un peu... Jolie tournure!... Mes compliments, mademoiselle Rotisset; elle est gentille, très gentille !... Et l'on. est sage ? obéissante ? pas trop coquette?

Outree d'un pareil examen, elle ne ré-

pondit pas, très digne.

Aimez-vous les bonbons, les colifichets, la parore?

- Je prise peu ces frivolités, madame. — Et quoi donc, mon cœur? Pas la philosophie, je suppose!

Elle riait, amusée. Puis sans transition:

Avez vous mis quelquefois à la loterie?

- Non, madame; j'aime peu les jeux de hasard.

- Elle est impayable !... Mademoiselle Rotisset, vous lui ferez choisir un numéro pour moi; elle me portera chance... C'est entenda! n'est-ce pas ? Maintenant, allez, enfants; nous avons à causer. Allez jouer au jardin, avec vos consins, Sosthène.

(A suivre).

Sao-Paulo-Tunis

Ce n'est pas seulement en Europe et aux Etats Unis que les villes se développent rapidement et que le commerce et l'industrie font des progrès constants.

Au Brésil et en Tunisie de vraies métamorphoses s'accomplissent dans un laps de

temps très court.

Dans le premier pays, les grandes plaines arides et désertes ont été transformées en vastes plantations de café, de cacao, de coton et de riz; des petites bourgades ont fait place à de gros bourgs, voire même à des villes, en un mot la civilisation a pénétré presque partout. La preuve la plus probante que ce développement est réel, c'est d'examiner la situation de Sao-Paulo, au

Sao Paulo est situé par 21 degrés de latitude sud, presque sous le tropique du Ca-

- A ton aise. Mais regarde bien si nous sommes senls.

La maison, en effet, était déserte. Ma mère venait de partir chez une voisine, mon père reposait dans un autre corps de logis et les serviteurs étaient aux champs.

- Attrapons-le, dis-je résolument ; j'en ai assez de trembler chaque fois que je passe devant chez le père Michel, à cause que son chat me griffe presque toujours. Il faut que ça finisse!

Tu as raison. Attrapons le.

Ce fut très difficile, mais, cependant, l'appât d'un bol de lait finit par vaincre sa défiance et il nous suivit dans la cuisine dont, aussitôt, nous fermâmes la porte pendant qu'il buvait le lait dont il paraissait très friand.

(A suivre.)

pricorne. C'est par sa population la seconde capitale du Brésil.

Il y a environ quarante ans, Sao-Paulo comptait près de quarante mille habitants, aujourd hui les 300,000 ne sont pas loin d'être atteints.

La ville est essentiellement commerçante et industrielle. On y remarque de nombreuses maisons d'exportation de café, de coton et de cacao, plusieurs manufactures de tabacs, et aussi quelques maisons d'horlogerie, mais ces dernières ne font pas la fabrication, elles ne font que l'achat et la vente, elles occupent cependant un personnel de « rhabilleurs ». La presque totalité de ces derniers sont citoyens suisses, dont beau. coup du Jura. Ce sont du reste nos compatriotes qui sont le plus recherchés pour ce travail, vu leur connaissance parfaite de la montre et leur habilété qui n'a pas encore pu êire égalée.

Il y a quelques années les tramways étaient à peu près inconnus à Sao Paulo, aujourd'hui ils sillonnent la ville en tous sens et un réseau a même été établi aux abords de la ville, de sorte que Sao-Paulo n'a rien à envier aux autres grandes villes du globe, au contraire. Alors qu'on regarde Londres, avec un ciel toujours brumeux; Paris avec de fréquentes gelées au printemps, Madrid avec une chaleur toujours très grande, on voit sans cesse Sao-Paulo avec un ciel bleu, un air pur, une température tempérée chaude.

Aussi les hôtels ne font pas défaut et ne sont nullement inférieurs à ceux de Paris,

ou même à ceux de New-York.

Les saisons y sont inconnues, on ne remarque pas que la température change et que la végétation subit des transformations; les arbres sont toujours verts, les jardins continuellement en fleurs et celles ci toujours écloses. On ne peut mieux dépeindre le climat idéal qu'est celui de Sao-Paulo.

La ville de Sao Paulo est très · retenante », comme on dit, lorsqu'on y est on ne peut s'en aller, tant le charme qui nous entoure est grand. C'est à quoi on peut attribuer son développement.

Le rapide et magnifique développement de Tunis n'est pas reste inaperçu en France, mais dans notre Helvétie, où on ne s'occupe guère des possessions étrangères, on n'a pas remarqué ce développement. Je vais m'efforcer de vous décrire le travail accompli dans cette ville. Je vous parlerai aussi de la politique à Tunis.

La Tunisie est depuis 25 ans sous la régence de la France qui y a construit pen-dant ce temps 2000 kilomètres de voies fer-

Voici plusieurs années, la ville de Tunis sollicite une autorisation lui permettant de conclure un emprunt d'une douzaine de millions. Assurément ces douze millions ne seraient pas de l'argent perdu ; la ville de Tanis a beaucoup, de réparations majeures à faire, parmi lesquelles plusieurs ne peuvent plus attendre, entre autres, des travaux d'adduction d'eau, de construction d'égouts et de voirie, et la principale chose : la régularisation et l'assainissement du lac. La ville européenne est assise non loin des rives du dit lac, et de ce fait se trouve infestée par les odeurs nauséabondes qui s'en dégagent. C'est un grand danger pour la santé publique aussi des plans soigneusement étudiés et parfaitement bien compris ont-ils été élaborés, pour supprimer les espaces » qui séparent la ville d'avec le lac. Ces espaces sont tour à tour submergés et desséchés saivant les saisons, ils seront remplacés par des promenades où les habitants pourront aller se délasser.

Mais passons.

Je laisse un instant la parole à M. Paul Leroy-Beaulieu qui écrit dans les Débats.

« Quant à la politique pure, elle s'es de puis sept ou huit ans, abattue comme une farie sur la Régence; elle l'agite et la déchire; les partis politiques dominants, notamment celui qui, à l'image de la métropole, s'intitule le Bloc républicain, y sont tous aussi exclusifs, arrogants et prépotents qu'en France. C'est pitié d'assister à ces tempêtes dans un verre d'eau. Là où l'on devrait s'appliquer à faire une œuvre com. mune, édifiant par une action concertée et tolérante les autres éléments de la population, on passe son temps en bruyantes querelles. Les 27,000 Français qui existaient sous la Régence en 1901, dont un bon tiers de fonctionnaires on de leurs familles, les 32,000 ou 35.000 qui peuvent s'y trouver à l'heure présente (on ignore encore les chiffres du recensement de 1906) s'insultent et se menacent à qui mieux mieux en face de 110,000 ou 120,000 résidents étrangers et des 1,500 000 indigènes, les uns et les autres spectateurs étonnés non attristés, de toutes ces luttes. Ces deux groupes énormément prépondérants par le nombre, forment le tertuis gaudens, le tiers qui se ré-jouit. On pratique en Tunisie comme en France, l'ostracisme et jusqu'aux fraudes électorales systématiques ; on vient d'annuler pour fraudes manifestes les élections de l'un des collègues à la Conférence consultative.

Le même écrivain nous dit aussi qu'il s'est formé à Tunis un petit groupe politique jeune arabe qui a passé par l'enseignement français, qui se fait l'interprète de la partie progressive de ses compatriotes et qui rédige avec talent et habileté un journal français outre plusieurs autres journaux qui paraissent en arabe. Voilà plus qu'il n'en faut pour démontrer que les indigènes ne restent pas inactifs et qu'ils n'entendent pas se laisser : tondre la laine sur le dos » comme on dit communément. Les · jeunes arabes » ont beaucoup d'analogie avec les jeunes turcs ou les jeunes

egyptiens.

Pour terminer je vous dirai quelques mots sur Bizerte. Bizerte personne ne l'ignore est situé non loid de Tunis. La France y a établi un port militaire, et c'est dans ce port que sont coules 105 sous-marins Farfadet et Lutin. Ces deux catastrophes ne sont pas précisément pour donner une bonne réputation an Port de Bizerte. On dirait maistenant que Bizerte se meart.

On a bien créé un port militaire, dit M. Paul Leroy-Beaulieu dans les Débats, mais il ne séjourne pas de vaisseaux de guerre dans ce pori, et il y en vient rarement. On a creasé des cales de radoub, mais on n'y radoube rien; on comptait sur un arsenal permanent; et sans un arsenal ou une partie importante d'arsenal, Fizerte restera dans le marasme. La population y diminue; les écoles jugées il y a peu d'années trop étroites, y sont actuellement trop

· On fait une voie ferrée qui doit amener à Bizerte des minerais de fer, ceux de Nefzas; mais à supposer qu'il en vienne s'y embarquer 400,000 ou 500,000 tonnes par

an, ce sera pour Bizerte une ressource modique, quelque chose comme 700,000 ou 800,000 francs par exemple, à répartir entre des manœuvres, sauf ce qui devra être employé en entretien ou réparation d'outillage. Bizerte avait compté devenir un port de guerre permanent, sinon comme Toulon ou Brest, du moins comme Rochefort ou Cherbourg, il n'est qu'un port éventuel en temps de guerre, une station intermittente ; s'il ne meurt pas, il languit; il a le droit de se plaindre; on parle beaucoup de lui et quasi on l'abandonne. C'est un grand nom et une faible réalité.

Disons pour terminer que Tunis compte aujour i'hui près de 200,000 habitants ce qui la place ainsi 3° ville de l'Afrique après le Caire et Alexandrie.

Louis BANDELIER.

Les engrais et les champs

Beaucoup d'engrais sont très bien retenus par le sol; d'autres le sont très peu et demandent à être fournis aux végétaux à une époque où il n'y a pas lieu de craindre de les voir disparaître inutilement.

Les propriétés absorbantes des sols sont bien connues aujourd'hui et nous permet. tent de distribuer nos engrais en temps voulu sans avoir à redouter les pertes sérieuses, qui pourraient résulter de pluies abondantes. Cependant, il est une pratique que beaucoup de nos cultivateurs se refusent à suivre, justement parce qu'ils craignent de voir une partie de leurs engrais entraînés par les eaux de drainage. Nons voulons parler de l'emploi du famier de ferme dans la culture des plantes-racines : betteraves, pommes de terre, etc. Dans les pays où l'agriculture est avancée, les cultivateurs défoncent le sol fin novembre, ou courant de décembre et enfouissent le fumier à cette époque. Pratique excellente qui permet aux plantes-racines, au moment où l'on confie leurs graines ou leurs tubercules au sol, de trouver à leur disposition, les éléments dont elles ont besoin, le fumier ayant eu le temps de subir un commencement de transformation. Dans d'autres régions, au contraire, le cultivateur confie le fumier au sol quelques jours seulement avant le semis ou la plantation. C'est là un mauvais procédé, car s'il survient de la sécheresse, la nitrification est en grande par-tie arrêtée, et les plantes profitent très peu de la famure qui leur est donnée.

Il faut que nos cultivateurs fament leurs plantes racines, lors du labour de défoncement. A cette époque et pendant les mois qui suivront, il n'y a pas à craindre de grandes pertes, car la nitrification pour se produire demande une température plus élevée que celle que nons avons en hiver. En effet, elle devient seulement très sensible vers 12° et est à peu près nulle audessous de + 5° C. En outre, les sels amnonicaux contenus dans le famier au monent où l'on enfouit, sont bien retenus par le sol. On peut s'en convaincre, en faisant passer du purin sur de la terre végétale contenue dans un entonnnir. Il sort à peu près dépourvu de l'odeur que lui commu-

niquent les sels ammoniacaux.

Les engrais chimiques à donner aux céréales d'hiver et aux prairies, peuvent être appliqués à l'automne. Exception doit être faite pour le nitrate de soude, pour lequel la terre ne manifeste aucun pouvoir absor-